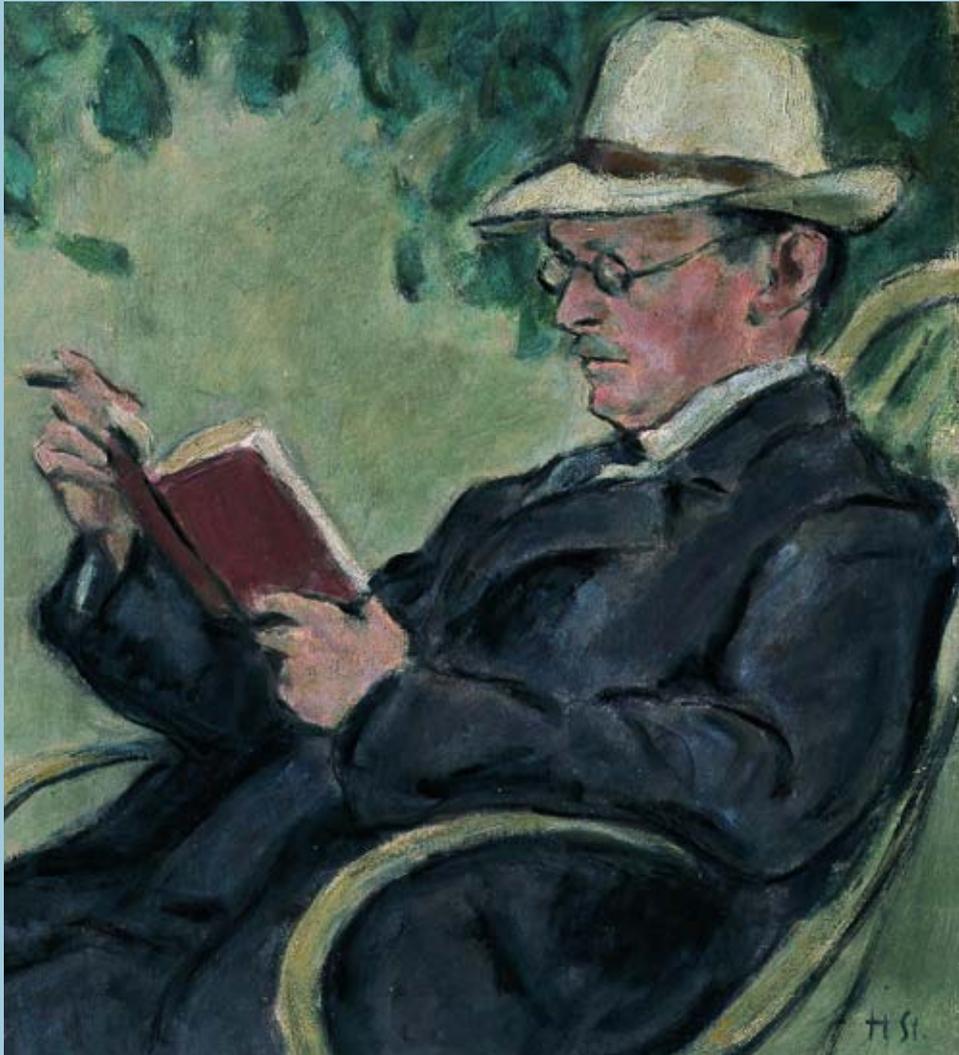

Hermann Hesse *“Au-delà des images et des histoires”*

par Pier Carlo Della Ferrera
essais de Alessandro Melazzini, Giuseppe Curonici et Regina Bucher



Au Hb in Boven

(Dez 1932)



Lieberer Gärner

Ich will meine gesamte Arbeit
nicht fassen aber sehr gerne
sich findet. Ich bin die für den
Anspruch des meinst 150 fr

Le roman de la vie de Hermann Hesse

Ma naissance eut lieu à la tombée de la nuit, par une chaude soirée de juillet, et, sans le savoir, c'est cette chaleur que j'ai aimée et recherchée durant toute ma vie.

Mes parents avaient de la religion; je les aimais tendrement et les eusse aimés davantage encore si l'on ne m'avait familiarisé très tôt avec le quatrième commandement.¹

Hermann Hesse est né le 2 juillet 1877 à Calw, une petite ville du Württemberg, non loin de Stuttgart. Il est le second enfant de Johannes et Marie Gundert. Son père, russe d'origine baltique, travaille dans une maison d'édition de textes religieux et participe à une mission piétiste. Le grand-père maternel du jeune Hermann, longtemps missionnaire en Inde, vante une vaste et profonde connaissance du monde oriental.

De 1881 à 1886 H. Hesse habite Bâle, où son père est appelé comme rédacteur de la revue des missions. De retour à Calw avec sa famille, à partir de 1888 Hermann Hesse fréquente la Lateinschule à Göppingen et réussit le difficile examen d'état (*Landexamen*) en 1891. A l'automne il entre dans la prestigieuse école conventuelle de Maulbronn.

Dès que j'entendais dire: "tu dois", tout se hérissait en moi et je devenais buté. On peut imaginer la fâcheuse influence qu'exerça ce trait de caractère sur ma vie d'écolier.

Toute tentative de faire de moi un être socialement utile se soldait par un échec, souvent par un scandale infamant qui aboutissait à la fuite et à l'exclusion.

En mars 1892, exaspéré par la discipline rigide que lui impose la vie au séminaire, le jeune Hermann s'enfuit de l'internat. Il est retrouvé à demi mort de froid dans la campagne proche de l'établissement et est immédiatement renvoyé. S'ensuit une période d'inquiétude, d'épuisante quête d'identité et de conflit avec la famille et la religion: il essaie plusieurs fois de reprendre ses études, mais en vain. Il tente même de se suicider et est ensuite placé dans une maison de repos pour malades mentaux et épileptiques.

Comme l'école ne m'avait pas réussi, je commençai à l'âge de quinze ans ma propre édu-

cation avec énergie et lucidité. J'eus la chance et le plaisir que la maison familiale abritât l'immense bibliothèque de mon grand-père, toute une salle dont les murs étaient tapissés de livres anciens, parmi lesquels on trouvait entre autres la série complète des œuvres poétiques et philosophiques du XVIII^{ème} siècle.

En juin 1894, alors que sa première expérience de vendeur dans une librairie de Esslingen se révèle être un échec, Hesse entreprend un dur apprentissage dans une fabrique de montres pour clochers. Malgré l'effort physique que requiert ce travail, il se lance dans une tenace étude intellectuelle en autodidacte et acquiert, en particulier grâce à la bibliothèque de son grand-père, une solide formation culturelle dont la lecture de textes religieux,



de philosophie orientale, mais aussi des œuvres de Goethe constitue le point d'orgue.

En 1895 il s'installe à Tübingen, trouve un emploi dans la librairie Heckenhauer et suit des cours de comptabilité. Il déteste toujours l'école, mais il aime de plus en plus la culture. Dans le climat riche de suggestions de la petite ville universitaire, il enrichit ses connaissances philosophiques en lisant Nietzsche et

¹ Cette citation autobiographique et les suivantes sont tirées de H. HESSE, *Kurzgefasstes Lebenslauf*, in "Neue Rundschau", fasc. 8, 1925, traduit en français par E. BEAUJON sous le titre *Esquisse d'une autobiographie*, dans *L'enfance d'un magicien*, Paris, Calmann-Lévy, 1975.

Page précédente:
Hans Sturzenegger
(1875-1943).

Hesse lit, huile sur
toile, 1912

A gauche:
Lettre avec aquarelle
de Hermann Hesse
à son fils Heiner, dé-
cembre 1932

A droite:
Hesse et sa famille
en 1889, il a 12 ans;
de gauche à droite:
l'écrivain, son père, sa
sœur Marulla, sa mère,
sa sœur Adele et son
frère Hans

étouffe sa préparation littéraire en se concentrant sur les romantiques allemands comme Novalis et Brentano, entre autres. Il se consacre aussi à l'étude des langues et de l'histoire de l'art. Fin 1898 il publie sa première œuvre à Dresde, chez l'éditeur Pierson. Tiré à six cent exemplaires, le titre de son recueil de

De 1899 à 1903 Hesse retourne vivre à Bâle. Il travaille comme vendeur libraire chez Reich, puis chez l'antiquaire Wattenwyl. Son activité de publiciste et de critique lui permet d'atteindre une certaine notoriété. H. Hesse parvient ainsi à entrer en contact avec le monde culturel de la ville, encore marqué par la pen-



poésies est significatif: *Chants romantiques (Romantische Lieder)*. L'année suivante il se lance dans un genre similaire, la prose brève, et publie une anthologie de nouvelles, *Eine Stunde hinter Mitternacht*, qui sort à Leipzig pour l'éditeur Eugen Diederichs et rencontre une critique positive. C'est ainsi qu'il commence à résoudre sa première crise existentielle grave, grâce à la conclusion heureuse de son apprentissage de libraire et au début prometteur d'une réelle activité littéraire

Dans le domaine de la culture, une existence axée sur le seul présent et sur les nouveautés du jour est un non-sens insupportable, car la vie de l'esprit a pour condition première une référence constante au passé, à l'histoire, aux réalités anciennes et primitives. Ayant donc épuisé ce premier plaisir, j'éprouvai le besoin d'échapper à la marée des nouveautés et de faire retour aux vieilles choses.

sée de Jakob Burckhardt, mort quelques années plus tôt. Le pessimisme historique de cet intellectuel suisse influencera beaucoup son œuvre.

En 1901 il entreprend son premier voyage en Italie où il retournera deux ans plus tard. Il visite Gênes, Venise, Ravenne et surtout la Toscane et l'Ombrie. Ce voyage réveille en lui un culte de la beauté mêlé de participation morale qui constitue une source d'émotions intenses et le motif d'inspiration du petit profil de Saint François d'Assise qu'il publiera en 1904. Toujours en 1901, il entame une carrière de romancier avec *Hinterlassene Schriften und Gedichte von Hermann Lauscher*, étoffé et représenté en 1907 sous le titre *Hermann Lauscher*. Après la disparition de sa mère à qui il consacre le recueil de poésies *Gedichte*, entre 1903 et 1904 il publie – en épisodes dans "Neue Rundschau" et en volume chez l'éditeur Fischer de Berlin – *Peter Camenzind*. Ce roman autobiographique, sur le thème

Illustration du livre Calwer historisches Bilderbuch der Welt (Calw, 1883; Stuttgart, 1987) qui se trouvait dans la bibliothèque du grand-père de Hermann Hesse, Hermann Gundert, et dont l'écrivain parle dans la nouvelle *Enfance d'un magicien*

de la réalisation et de l'éducation individuelle qui ne peuvent être atteints que par la rupture et la distance de la communauté, représente le premier grand succès littéraire de Hermann Hesse qui peut désormais abandonner le métier de libraire.

En 1904 il épouse Maria Bernoulli, descendante de la célèbre famille de scientifiques bâlois, une photographe et pianiste de très grande sensibilité. Ils s'installent à Gaienhofen, un village tranquille au bord du lac de Constance. Trois fils naîtront de cette union: Bruno (1905), Heiner (1909) et Martin (1911). Décidé à se consacrer aux lettres dans un isolement propice, il habite pendant quelques années dans une maison de fermiers, puis dans une autre maison de sa propriété avec jardin, verger et une très belle vue sur le lac et les montagnes.

C'est pour lui le début d'une période de travail intense: en 1906 il publie *L'ornière* (*Unterterm Rad*), réminiscence apaisée de ses expériences scolaires traumatiques; entre 1907 et 1912 les recueils de nouvelles *Diesselts*, *Nachbarn* et *Umwege*, ainsi que les poésies rassemblées sous le titre *Unterwegs*; en 1910 le roman *Gertrude* (*Gertrud*), qui traite de l'équilibre problématique et fragile entre vocation artistique et vie concrète. Outre son activité proprement littéraire, il développe également une activité journalistique: il collabore avec de nombreux périodiques ("Neue Rundschau", "Simplicissimus", "Die Propyläen", "Die Rheinlande") et fait partie, avec Ludwig Thoma, des fondateurs de la revue libérale "März", un instrument d'opposition au régime autoritaire de Guillaume II et au goût petit-bourgeois qui se diffuse dans la littérature. Il entre en contact avec des intellectuels et des artistes de première importance, comme Thomas Mann et Stefan Zweig. Mais la saison de la vie sédentaire, sereine et tranquille, arrive à son terme, notamment à cause des difficultés qui se multiplient dans sa vie matrimoniale. Agité par une profonde inquiétude, impressionné par la grandeur du monde, il ressent le besoin intense de faire des expériences différentes. Il décide donc de partir en Orient pour connaître l'endroit où était née sa mère et dont il avait tant entendu parler. De septembre à décembre 1911, accompagné de son ami peintre Hans Sturzenegger, il se rend à Ceylan, en Malaisie, à Singapour et Sumatra. Il racontera ses

impressions de voyages dans un carnet de notes, poésies et nouvelles sous le titre *Le voyage en Orient* (*Aus Indien. Aufzeichnungen von einer indischen Reise*), qu'il fera publier en 1913.

A son retour d'Asie il satisfait le désir de sa femme et abandonne Gaienhofen pour s'installer avec toute sa famille à la périphérie de Berne, dans une maison où habite déjà un autre ami peintre, Albert Welti. Mais la beauté et la commodité de la capitale suisse ne parviennent pas à sauver les relations difficiles avec Maria. Le sujet des problèmes familiaux de ces années se retrouve en 1914 dans un nouveau roman, *Rosshalde* (*Roßhalde*).

Entre-temps, confirmation d'un vieux sentiment de l'écrivain, et pour aggraver sa profonde crise morale, personnelle et universelle, la guerre a éclaté.

Non, je ne pouvais me réjouir avec les autres de vivre une grande époque, et il est de fait que, dès le début, la guerre me fit cruellement souffrir et que, pendant ces années-là, je me défendis en désespéré contre un malheur qui semblait fondre sur nous du haut d'un ciel serein, tandis qu'autour de moi chacun agissait comme si justement ce malheur l'élevait au sommet de la félicité.

Dans un texte passionné publié dans "Neue Zürcher Zeitung" le 3 novembre 1914 – *Amis, ne tenez pas ce discours (O Freunde, nicht diese Töne)* – Hesse dénonce le massacre, se rappelant de l'enseignement de Goethe et

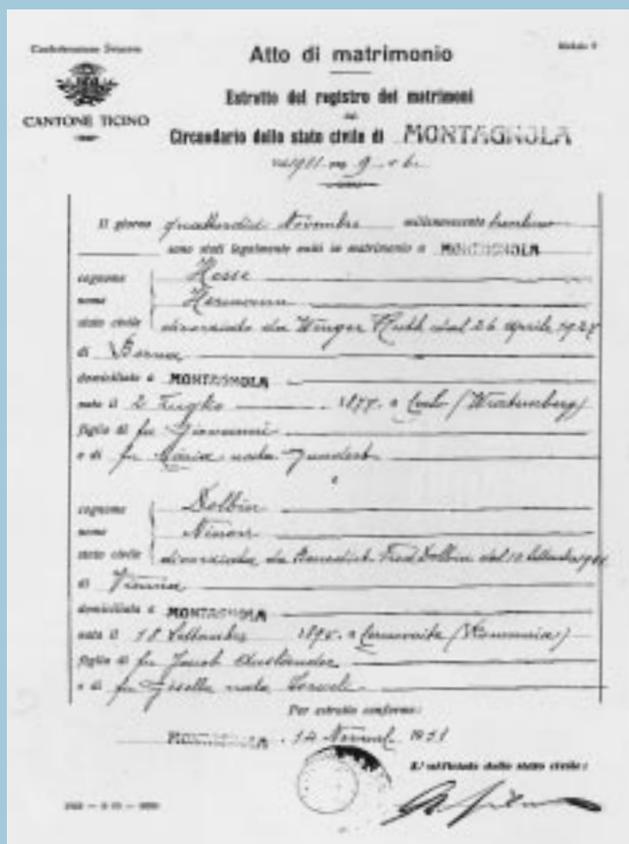


faisant appel à la raison contre tout nationalisme fanatique. La presse allemande l'accuse de défaitisme, mais un large consensus ne tarde pas à apparaître un peu partout: parmi ceux qui expriment leur solidarité envers sa courageuse prise de position figure l'écrivain français Romain Rolland, le plus illustre

Le "petit cénacle", le cercle d'amis à Tübingen, photo de 1899; Hermann Hesse se trouve au centre, entre O.E. Faber et L. Finckh (à gauche) et C. Hammelehle et O. Rupp (à droite)

représentant du mouvement pacifiste de l'époque. Un rapport de profonde estime réciproque naîtra entre les deux hommes qui se rencontreront à Lugano en 1920. Déclaré inapte au service militaire auquel il s'était présenté comme volontaire, H. Hesse travaille pendant tout le conflit mondial au soutien des soldats allemands prisonniers en Italie, en France, en Russie et en Angleterre. Il fonde pour eux un journal (1916) et une maison d'édition. Son activité de publiciste et d'éditorialiste représente la partie la plus importante de son engagement intellectuel durant ces années. Son travail littéraire le plus important, *Knulp* (1915), se limite à reprendre trois histoires déjà esquissées avant la guerre, sur la fuite impossible et tragique d'un marginalisé.

La première [transformation importante de mon existence] s'était opérée au moment



Acte du troisième mariage de Hermann Hesse avec Ninon Dolbin à Montagnola le 14 novembre 1931

où, en toute conscience, j'avais pris la décision de devenir poète. Cette contradiction se répétait maintenant, mais sous une forme nouvelle. Je me voyais à nouveau en conflit avec un monde qui m'avait laissé vivre en paix jusqu'ici. Une fois de plus j'échouais dans toutes mes entreprises, je retrouvais ma solitude et ma misère ; tout ce que je pou-

vais dire ou penser éveillait l'hostilité, créait le malentendu.

[...] j'appris peu à peu à laisser les querelles du monde suivre leur cours, de sorte que j'eus tout le loisir de m'occuper de ma propre participation à la déroute et à la responsabilité générales.

Ces réactions étaient logiques, étant donné le changement survenu dans mon existence, sans compter la ruine de ma maison, de ma famille, et la perte de mes biens.

Les événements douloureux se multiplient : en 1916 son père meurt et son fils Martin est atteint de méningite; en 1918 sa femme présente les premiers symptômes d'une grave maladie mentale et l'année suivante elle sera placée dans une clinique. L'écrivain, en proie à une dépression nerveuse, se rapproche de la psychanalyse et s'en remet aux soins d'un élève de Jung, le docteur Joseph Bernhard Lang, dont il devient ami. C'est lui qui conseille à Hermann Hesse de noter et d'essayer d'interpréter et de représenter ses rêves. C'est ainsi que naissent les premières œuvres picturales de l'écrivain. En 1917 il dessine des esquisses dans un calepin, lors d'un séjour à Sankt Moritz, un an plus tard il illustre avec des aquarelles une série de douze poésies et en décembre 1919 il expose pour la première fois ses œuvres à Davos.

Comme la guerre était enfin terminée pour moi aussi, je me retirai au printemps 1919 dans un coin perdu de la Suisse où je me fis ermite.

H. Hesse se sépare définitivement de sa famille et, vers la moitié du mois de mai 1919, il s'installe à Montagnola, près de Lugano. Pendant douze ans il habitera dans la maison Camuzzi que ses écrits et ses aquarelles rendront célèbre. Ses conditions économiques sont rendues précaires par la dévaluation du mark, mais il parvient à s'en sortir grâce à l'aide de certains de ses amis. Malgré sa situation douloureuse, même psychologiquement, il retrouve sa créativité menacée de stérilité. Ce sont les années du roman *Demian*, dans lequel on retrouve les échos les plus immédiats de sa crise récente et des tentatives d'en sortir grâce à la psychanalyse, des romans *Le dernier été de Klingsor* (*Klingsors letzter Sommer*) – les relations entre un peintre et une

nature rebelle à l'effort de l'exprimer – et *Klein et Wagner*, du recueil *Märchen* et de son roman le plus célèbre, *Siddhartha*, qui verra le jour en 1922, inspiré par un élan mystique tempéré par un rationalisme vigilant. Synthèse culturelle et humaine entre Orient et Occident, la nouvelle œuvre de Hermann Hesse constitue un sorte d'apologue sur la renonciation au réel comme un moyen de conquérir l'individualité la plus authentique. En 1924 H. Hesse obtient le divorce de sa première femme et la nationalité suisse. Il épouse la chanteuse lyrique Ruth Wenger, mais leur union est vite marquée par des difficultés et des incompréhensions et durera peu de temps. La nouvelle crise atteint son point culminant en 1927, l'année du second divorce et de la publication d'une des œuvres les plus emblématiques et les plus tourmentées de Hermann Hesse, *Le loup des steppes* (*Der Steppenwolf*). Avertissement angoissant contre la guerre menaçante, le roman décrit la névrose d'une génération et la maladie d'une époque reflétées dans les profonds contrastes qui marquent l'âme du personnage. Après avoir publié en 1928 le recueil de poésies *Krisis*, l'écrivain entame un autre travail ambitieux qui sera publié en 1930, *Narcisse et Goldmund* (*Narziß und Goldmund*), l'histoire d'une amitié dans un moyen-âge imaginaire et dont les personnages représentent les pôles d'un dualisme irrésolu entre vie ascétique et ouverture sur le monde.

Malgré l'éminente catastrophe du second conflit mondial, les années les plus tourmentées et difficiles de H. Hesse semblent passées, grâce à la maturité atteinte et au mariage heureux avec Ninon Dolbin, une jeune viennoise qui s'adonne à l'étude de l'archéologie classique et que l'écrivain épouse en 1931. Avec elle, fidèle compagne jusqu'à la fin de ses jours, il ira habiter dans la maison rouge de Montagnola que son ami Hans C. Bodmer met à sa disposition. L'année suivante il synthétise ses intérêts religieux et la transformation en mythe de l'orient dans la brève mais délicieuse nouvelle *Le voyage en Orient* (*Die Morgenlandfahrt*), prélude à la grande entreprise finale, *Le jeu des perles de verre* (*Das Glasperlenspiel*). Présenté partiellement par épisodes entre 1934 et 1940 puis publié en 1943 en un volume à Zurich, le roman représente le point culminant de l'œuvre romanesque de Hermann Hesse et ressent fortement



le climat politique du moment. La proposition qu'il aborde, bien que dans l'extrême utopisme d'une patrie idéale de savants et d'artistes, constitue un acte de confiance en la réévaluation possible de la civilisation à laquelle tous les intellectuels devraient croire et collaborer d'une manière ou d'une autre. La montée au pouvoir de Hitler marque une période de rapports difficiles entre Hermann Hesse et les éditeurs allemands. Le régime le traite comme un auteur "non apprécié": seuls les recueils *Neue Gedichte* et *Gedenkblätter* sont publiés en Allemagne pendant la période nazie, malgré ses nombreuses œuvres de l'époque. Il répond en abandonnant l'Académie prussienne des arts et aide les auteurs en exil: il accueille entre autres Thomas Mann et Bertolt Brecht.

H. Hesse inaugure l'après-guerre avec un recueil d'essais politiques, *Krieg und Frieden* en 1946, puis en 1951 et '55 *Späte Prosa* et *Beschwörungen*. En 1946 il obtient le Prix Goethe et le Prix Nobel de littérature. Il ne se rend ni à Francfort ni en Suède et y envoie sa femme. En 1955 les libraires allemands lui donnent le Prix de la Paix.

Il écrira jusqu'à la fin, mais de manière fragmentaire. Il abandonne la peinture et se consacre au jardinage dans la paix de Montagnola. Il rassemble des lettres et de la prose dans un volume, s'occupe des éditions de ses œuvres et se limite à faire imprimer des opuscules et feuilles isolées pour des amis et connaissances en échange ou en réponse à des messages de vœux qui lui arrivent du monde entier.



Si la prétendue réalité ne joue pas à mes yeux un rôle très important, c'est que très souvent le passé m'apparaît dans sa plénitude comme s'il était le présent, tandis que le moment présent peut me sembler incroyablement éloigné dans le temps, de sorte que je ne puis faire, comme la plupart des gens, une séparation nette entre le passé et l'avenir. Une grande part de mon être vit dans l'avenir, c'est pourquoi je n'éprouve pas la nécessité de conclure ma biographie par la relation de ce qui m'arrive aujourd'hui, mais je la verrais volontiers suivre tranquillement son cours. A l'âge de soixante-dix ans passés, alors que deux universités venaient de me discerner la distinction du doctorat honoris causa, je fus traduit en justice pour séduction d'une jeune fille par des procédés magiques. Emprisonné, je demandai la permission de faire de la peinture. On me l'accorda. Des amis m'apportèrent ma boîte de couleurs et tout le nécessaire, si bien que j'exécutai un petit paysage sur la paroi de ma cellule.

Celui-ci réunissait à peu près tout ce qui m'avait réjoui dans mon existence, des fleuves, des montagnes, la mer et ses nuages, des paysans qui font la récolte et mille autres belles choses dont l'évocation m'enchantait. Ce paysage était traversé en son milieu par une voie ferrée sur laquelle on voyait circuler un tout petit train. Il se dirigeait vers une montagne et l'avant du convoi y était déjà engagé comme un ver dans une pomme, car la locomotive avait pénétré dans un petit tunnel dont la voûte obscure laissait échapper des flocons de fumée.

Je me tenais un jour devant mon tableau quand les gardiens de la prison surgirent à nouveau avec leurs assommantes citations à comparaître et prétendirent m'arracher à ma chère besogne. Je fus pris alors de lassitude et d'une sorte de dégoût envers toute l'institution, sa réalité brutale et dénuée d'esprit. Il m'apparut qu'il était temps de mettre fin à ce martyre. Puisqu'on me refusait le droit de poursuivre en paix les jeux innocents de l'artiste, j'étais bien obligé de recourir à ces artifices plus sérieux auxquels j'avais consacré tant d'années de ma carrière. Sans l'intervention de la magie, ce monde n'était plus supportable.

Je me souvins des prescriptions chinoises, demeurai debout une minute en retenant mon souffle et me libérai de l'illusoire réali-

té. Sur un ton amical, je demandai alors à mes gardiens de patienter un instant, s'ils le voulaient bien, car je devais monter dans le train qui traversait mon paysage et vérifier quelques chose à cet endroit. Ils éclatèrent de rire comme d'habitude, car ils me tenaient pour un esprit dérangé.

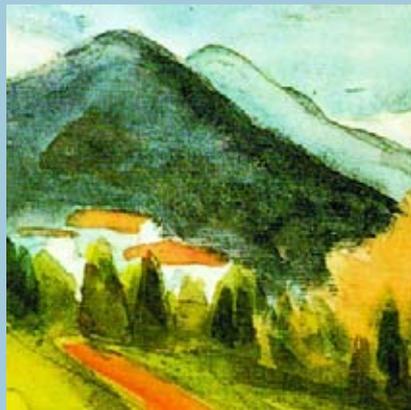
Cependant, je rapetissai à vue d'œil et pénétraï à l'intérieur de ma peinture, je pris place dans le petit train, et m'enfonçai, avec le petit train, dans l'obscurité du tunnel. Un instant encore, on vit la fumée s'échapper en flocons hors de l'ouverture arrondie, puis la fumée s'amincit, se volatilisa en même temps que le paysage tout entier et moi-même avec lui.

Atteint d'une hémorragie cérébrale, Hermann Hesse meurt le 9 août 1962 dans sa maison de Montagnola. C'est là qu'il est enterré, au cimetière de Sant'Abbondio.



Hermann Hesse, le pèlerin d'Orient

par Alessandro Melazzini*





Dans les temps qui ont immédiatement suivi la mort de l'écrivain, rares étaient les éditeurs allemands qui auraient misé sur la notoriété posthume de Hermann Hesse (1877–1962). Bien que son succès ait été remarquable de son vivant, succès couronné par la remise du prix Nobel en 1946, la célébrité de leur concitoyen semblait décliner. Les lecteurs se faisaient rares, la vente de ses livres baissait. Mais ils se trompaient. Et Timothy Leary se trompait lui aussi, lorsqu'il publiait, en 1963, en Amérique, un essai qui a donné naissance à un incroyable "Hesse-Boom", élevant l'écrivain Souabe au rôle de prophète de cette "génération psychédélique" qui voyait dans la consommation d'hallucinogènes la voie maîtresse vers le Nirvana.¹

Si Leary avait analysé de manière un peu plus profonde les écrits de Hermann Hesse, il aurait été plus prudent en interprétant ses romans comme des descriptions d'un "voyage" lysergique.²

C'est pourtant grâce à cette réception erronée que des milliers de jeunes enthousiastes, attirés par l'exotisme de *Siddhartha* et par une lecture du *Loup des steppes* comme un manuel de "sexe, drogue & jazz", contribuèrent à ramener l'attention du public sur H. Hesse, l'élevant au rang de réel classique moderne, en mesure de dépasser les frontières géographiques et culturelles dans lesquelles ses œuvres avaient été conçues, pour devenir patrimoine de la littérature mondiale.

Et c'est justement à l'échelle mondiale qu'est célébré cette année le 125^{ème} anniversaire de sa naissance et le 40^{ème} de sa mort, un double anniversaire qui a donné lieu à un programme dense de manifestations coordonnées dans différents pays: Allemagne, Italie, Suisse et même l'Inde.³

Une célébration aussi "globale" aurait sans doute fait plaisir à l'écrivain qui estimait qu'il n'est "rien de plus odieux [...], rien de plus stupide que les frontières".⁴ Le faste que ces manifestations entraînent aurait toutefois sans doute laissé perplexe sa nature dérobée et réservée.

Le profond internationalisme de H. Hesse, qui restera toute sa vie durant étranger à tout concept de Nation, doit plutôt être compris comme le fruit d'une assimilation juvénile et spontanée de l'esprit "chrétien et presque entièrement a-national"⁵ de la maison paternelle, que comme un choix

médité et réfléchi établi à l'âge adulte. Son père est d'origine baltique et de nationalité russe, sa mère est allemande et a des ascendances suisses et françaises. Tous deux sont des piétistes convaincus: ils ont servi comme missionnaires en Inde avant de s'installer à Calw, une petite ville Souabe dans le Sud de l'Allemagne. Son grand-père maternel, Hermann Gundert, est un célèbre philologue orientaliste, propriétaire d'une riche bibliothèque où son petit-fils assimile ses premières nourritures spirituelles et respire le charme d'Orient qui l'enchantera tout au long de sa longue vie.

Les années de son enfance et de sa jeunesse, "belle et profondément vécue, mais loin d'être facile",⁶ se retrouveront dans toute l'œuvre de H. Hesse, qui racontera souvent dans ses romans, de manière plus ou moins transformée, des événements biographiques se référant à ses premières années fondamentales pour sa sensibilité artistique, riches de "sensations extrêmement douces et intenses, de passions douloureuses et instinctives",⁷ où il puisera infatigablement sa mélancolie. C'est à ces années innocentes de l'enfance, à sa recherche assidue d'un contact libre et direct avec la nature, qu'il attachera cette haute "poésie du vagabondage"⁸ qui constitue le fil conducteur de toute l'œuvre de Hermann Hesse.

Lorsque le petit Hermann a quatre ans, ses parents s'installent à Bâle, jusqu'à la neuvième année de leur fils. C'est là que l'enfant "sans patrie", qui avait jusqu'à présent voyagé avec un passeport russe, obtient la nationalité suisse. Lorsque la famille rentre en Allemagne il devient allemand, pour reprendre la nationalité suisse lorsqu'il s'installera définitivement, bien plus tard, à Montagnola, dans le canton du Tessin.

Cette girouette bureaucratique laisse deviner combien H. Hesse a voyagé. Pendant la première moitié de sa vie il entreprend souvent des voyages qui interrompent la monotonie tranquille de ses jours, cherchant une nourriture pour son esprit inquiet dans des terres lointaines.

H. Hesse voyageur évite les endroits touristiques trop fréquentés, admire la magie naturelle des reflets de la lagune plus que le faste du Palais Ducal, préfère converser avec une simple famille de fermiers plutôt que s'attarder aux Offices, remplit des pages et

Hesse et son ami
Othmar Schoeck en
chemin vers Castiglione
del Lago durant leur
voyage en Italie en avril
1911



des pages de ses calepins et traduit souvent les impressions qu'il éprouve non seulement dans des carnets de voyage comme *Carnets indiens* (1913) ou *Le voyage à Nuremberg* (1927), mais aussi dans de nombreuses nouvelles et poésies.

Il voyage presque toujours vers le Sud. Volker Michels, qui s'est chargé de l'œuvre de H. Hesse, se rappelle avec une précision toute teutonique que l'écrivain a passé moins d'un mois au-delà du 50ème parallèle, et qu'il n'est jamais allé plus au Nord que Brème.⁹ L'Italie est sa destination préférée. H. Hesse s'enivre de cette "vie que la tradition classique d'une culture et d'une histoire enveloppait pour l'ennoblir et l'affiner"¹⁰ qui le poussera à revenir souvent dans la péninsule. Tant dans ses voyages réels que dans ceux de ses personnages, H. Hesse célèbre – nous

nous permettons cette pointe d'esprit de clocher – les "collines majestueuses constellées de vignes, profondément ondulées et terrassées"¹¹ de la Valteline et ses produits. *Peter Camenzind* (1904), le "fils de la montagne"¹² dans le roman du même nom qui le rend célèbre et économiquement indépendant, pour calmer ses blessures, s'abandonne avec une fréquence préoccupante à la "goût âpre et excitant"¹³ du vin rouge de la Valteline, estimant que cette boisson peut lui faire – et non pas le L.S.D.! – accomplir de la magie, créer et composer de la poésie.

Peter Camenzind ne doit toutefois pas être considéré comme un simple buveur, bien que ce soit l'opinion qu'il a de lui-même dans ses moments de doute. Le livre s'inscrit au contraire dans la noble tradition du "Bildungsroman", le roman de formation de langue

allemande – qui compte des chefs d'œuvre comme *Les années d'apprentissage de Wilhelm Meister* de Goethe, *l'Henri d'Ofterdingen* de Novalis et *l'Henri le Vert* de Keller – qui raconte le parcours d'auto-instruction d'un jeune homme abandonnant son village pour s'aventurer dans le monde, poussé par l'inquiétude et le désir de satisfaire ses aspirations artistiques, formant ainsi, à travers les différentes expériences de la vie, sa propre personnalité, mû et possédé par le "Streben", le roman haletant d'apaisement entre poésie individuelle et "prose du monde".¹⁴ Nous comprenons ainsi que le thème du voyage doit être exprimé dans l'œuvre de H. Hesse non seulement du point de vue géographique, mais aussi et surtout comme métaphore du chemin intérieur nécessaire et douloureux pour atteindre la "Heimat", la patrie spirituelle, le point d'équilibre et de stabilité harmonieuse.

Le voyageur de Hesse est celui qui, comme Emil Sinclair de *Demian* (1919), est marqué par "le signe de Caïn",¹⁵ le signe du chercheur et de celui qui souffre intimement de la dissension entre sa propre individualité et le monde bourgeois, celui qui, en fouillant avec inquiétude dans son subconscient, est avide d'atteindre la vraie vie, cette vie authentique qui se cache derrière le rideau des illusions, derrière le flux incessant des apparences, cette vie seule qui pourra rasséréner celui qui éprouve avec douleur le sentiment de la caducité humaine.

C'est en voyage que l'on rencontre le globe-trotter lettré *Hermann Lauscher* (1901), dans le roman encore immature et marqué d'un certain esthétisme de manière, un roman qui ne manque pourtant pas d'exprimer la thématique typique de Hesse. L'employé malhonnête de la brève nouvelle *Klein et Wagner* (1920) est en voyage ou plutôt en fuite. Le tourmenté Harry Haller du *Loup des steppes* (1927) est en voyage, ainsi que le fascinant Golmund de *Narcisse et Goldmund* (1930), le frère aîné du sympathique vagabond *Knulp* (1915) qui semble se promener "libre heureux et bon à rien"¹⁶ comme le fainéant Eichen-dorff, mais qui ressent au fond avec mélancolie la fragilité de l'existence.

Les personnages de l'univers de H. Hesse qui ont préféré la "vie contemplative" à la "vie active" sont en voyage vers eux-mêmes. Pensons à l'ombrageux musicien Kuhn dans

Gertrude (1910) – le roman le moins aimé de H. Hesse – et le peintre Veraguth de *Rosshalde* (1914), qui sentent avec plus ou moins de résignation le contraste entre les ambitions artistiques personnelles et la réalité prosaïque dans laquelle ils vivent. Ensemble, ces deux romans constituent le produit d'une réflexion sur le rôle de l'artiste et ses conflits familiaux, une réflexion entreprise par Hermann Hesse durant les années passées à Gaienhofen, sur le lac de Constance (1901 – 1912). Inspiré par un désir de fuite de la ville, un sentiment relativement populaire en Allemagne à cette époque et que l'on retrouve déjà dans *Peter Camenzind*, H. Hesse imagine qu'il pourra mener là une existence sédentaire à la campagne avec sa femme et ses trois enfants, dans le refus de tout ce qui représente une vie marquée par l'opprimante tranquillité bourgeoise.

Joseph Valet (Josef Knecht), le légendaire "Magister Ludi" du *Jeu des perles de verre* (1943), est lui aussi en voyage. Il voyage dans ses nombreuses excursions dans et hors de la région pédagogique de Castalie, l'état utopique modelé autour du Tessin dans lequel se déroule le roman. Il voyage aussi le long du chemin spirituel qui le porte à entreprendre son dernier et plus grand acte de serviteur¹⁷ et d'éducateur, non seulement dans les palais d'un Ordre d'Esprit noble mais aride, mais bien en dehors de celui-ci et du monde.

Frontispice et faux-titre de la première édition italienne du *Jeu des perles de verre* (Milano, Mondadori, 1955), avec une dédicace de Hermann Hesse à sa voisine Celestina Daccò (Montagnola, Musée Hermann Hesse)



C'est avec l'immersion panique dans un lac alpin et son propre sacrifice que s'achève entièrement – la référence du célèbre paradoxe de l'esclave, qui dans le sacrifice du travail devient seigneur de son propre patron – l'instruction du jeune Tito Designori.¹⁸

Mais en voyage nous retrouvons surtout *Siddhartha* (1922), le fils du brahmane qui abandonne la maison de son père et se joint aux ermites pénitents pour recourir ensuite aux joies érotiques de la courtisane Kamala et enfin trouver la paix en passant ses années de vieillesse auprès de l'éclairé Vasudeva. "Je vais toujours... sans aller nulle part. Je suis un pèlerin"¹⁹: voilà la réponse de Siddhartha à Govinda, l'ami qui lui demande où il va, sans comprendre que la destination de la longue recherche de Siddhartha n'est "somme toute qu'un prédisposition de l'âme, une capacité, un art mystérieux qui consistait à s'identifier à chaque instant de la vie avec l'idée de l'Unité, à sentir cette Unité partout, à s'en pénétrer comme les poumons de l'air que l'on respire"²⁰.

Le vagabond, ou mieux encore le chercheur, comme Hesse lui-même se définit²¹, est celui

Musil publié la même année, constitue une vive attaque au conformisme opprimant de l'institution collégiale. Le roman de la jeunesse de H. Hesse – fruit d'une élaboration littéraire de sa propre expérience scolaire et de celle de son frère Hans – se base sur les vicissitudes du séminariste Hans Giebenrath et de son ami Heilner (la récurrence symbolique des noms en H.H. est typique dans les œuvres de H. Hesse), pour finir en accusation générale de l'instruction scolaire en tant que telle qui, avec la maxime "briser la volonté" de l'élève, a pour but de faire du futur homme un engrenage docile de la machine sociale. Bien des années plus tard, avec le personnage de "Magister Ludi" Joseph Valet, H. Hesse créera ce maître éclairé idéal qui peut sauver le petit Hans du désespoir dans lequel il se détruit et s'anéantit.

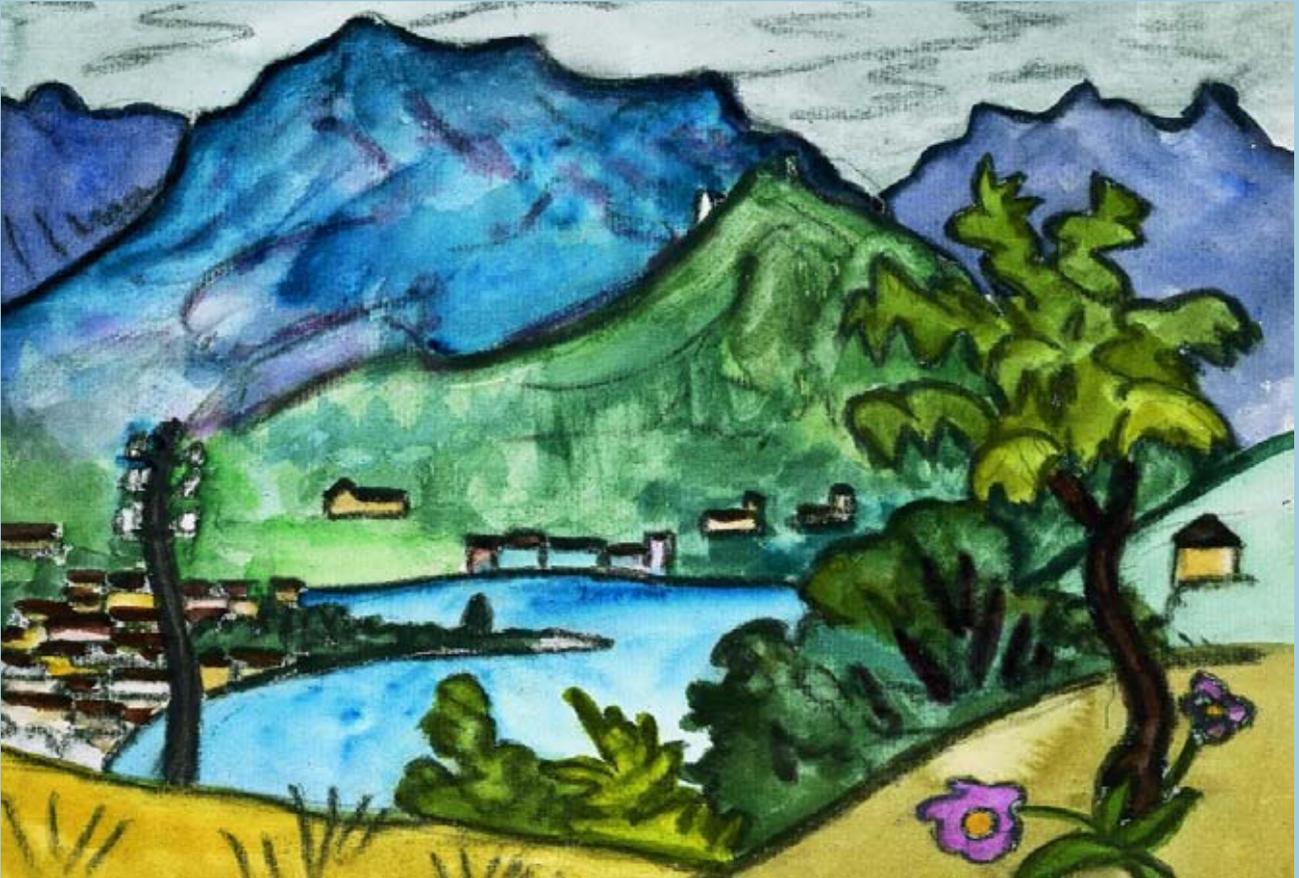
Le mythe du voyageur atteint son apogée dans le *Voyage en Orient* (1932), le fascinant récit de cette "communion d'âmes" idéale déjà contemplée dans *Demian* puis rappelée par H. Hesse dans le discours d'attribution du prix Nobel, un idéal que Friedrich Nietzsche nourrit toujours lui aussi: une académie des



qui se sent étranger au monde bourgeois et incompris de celui-ci, celui qui décide de se pencher aux marges de lui-même et de poursuivre son propre chemin individuel dans la solitude, loin de toute autorité. La première autorité contestée est celle de l'école, directement critiquée dans *L'ornière* (1906) et qui, avec *Les désarrois de l'élève Törless* de Robert

esprits libres de tous les temps et toutes les latitudes en chemin dans les espaces et dans les services, au service – rappelons Valet – de la paix et de l'harmonie humaine et dont l'objectif, comme le raconte le violoniste H.H. du Pèlerinage, "n'était pas seulement un pays et quelque chose de géographique, c'était la patrie et la jeunesse de l'âme, il était partout

Mise en scène de Siddhartha au Piccolo Teatro de Milan pendant la saison 1999-2000, dirigée par Lamberto Puggelli, Massimo Foschi dans le rôle de Siddhartha et Claudia Carlone dans celui de Kamala



Hermann Hesse,
Regard sur
le lac Ceresio,
aquarelle, 1924

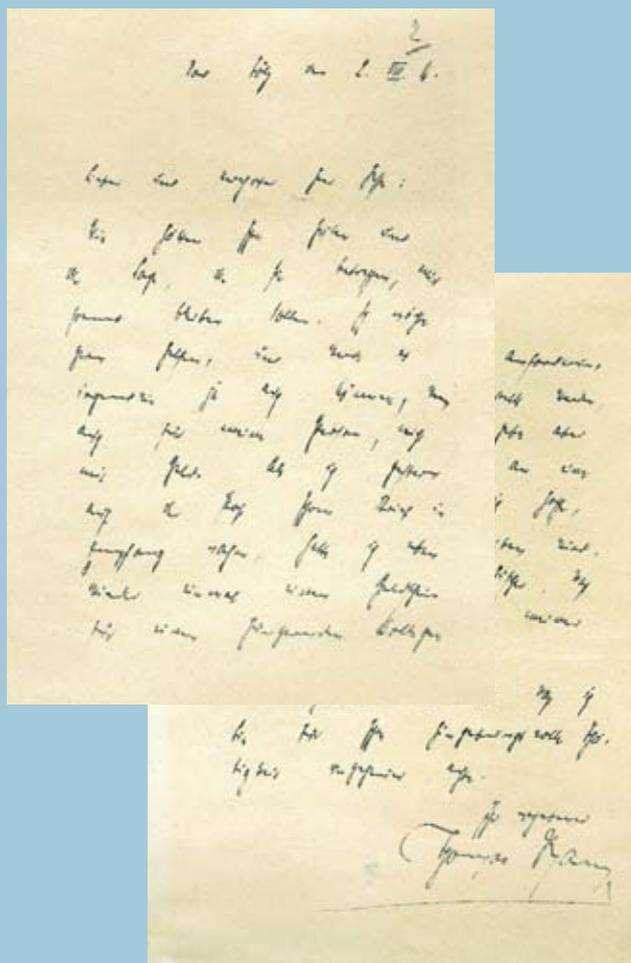
et nulle part, c'était la synthèse de tous les temps".²² Senofonte, Platon, Lao Tze, Novalis et tous les autres grands artistes et hommes de pensée passés, présents et futurs, tous les grands écrivains de la "Weltliteratur" et leurs personnages, constituent ces pèlerins à la mémoire desquels – dans un jeu d'autoréférence raffiné – est dédié le *Jeu des perles de verre*, la grande œuvre sénile consacrée au noble ordre spirituel de Castalie, entendu par l'écrivain comme un contraste utopique à la réalité barbare du Reich nazi.²³

La raison du voyage intérieur est enrichie de manière particulière par des thématiques mythologiques et psycho-analytiques des textes qui suivent la profonde crise dont H. Hesse est atteint au cours des années de la première guerre mondiale,²⁴ une crise dont il sort grâce à l'intérêt pour les théories de Jung sur l'inconscient collectif et aux nombreuses séances d'analyse.

De nombreux personnages de H. Hesse vivent en effet continuellement en équilibre instable à la frontière entre le conscient et l'inconscient, entre les deux mondes dans lequel grandit le petit Emil Sinclair et dans l'abysse où se débat Klein, constamment au seuil de la folie. Pensons également à *Klingsor* (1920),

dont la peinture surréelle permet à l'artiste de retraverser toutes les étapes du profond, et pensons surtout à la fragmentation en mille "multitudes de noyaux psychiques"²⁵ du "fou" Harry Haller, qui se débat, continuellement lacéré dans une existence impossible, simultanément dans la société bourgeoise et hors de celle-ci, intellectuel aimable et cultivé mais aussi féroce bête nocturne.²⁶

Avec le *Loup des steppes* H. Hesse prend une position critique contre ses romans précédents, comme *Camenzind* et *Gertrude*, dont il reconnaît maintenant, malgré tout, un fond de fausseté. Si Camenzind et Kuhn, constatant leur condition inapte à vivre, se renferment peureusement dans un calme noble, Harry Haller effectue un saut dans l'abysse et regarde dans les yeux les profondeurs de leur âme. Mais ce "dialogue avec l'inconscient",²⁷ le *Blick ins Chaos* (1920), le regard dans le chaos, qui révèle la vanité de tout ordre et l'interchangeabilité de tous les opposés qui lacèrent l'existence, est porteur d'un effet cathartique en mesure de dévoiler que les contrastes de la vie, la division entre l'esprit et la nature, entre le bon et le mauvais, entre le Yin et le Yang n'est autre que le voile de Maya celant l'unité du Tout.



Lettre de Thomas
Mann à Hermann Hesse
du 2 août 1916

Ce n'est qu'à travers le regard dans l'abysse qu'il est possible d'atteindre la "Mère primitive" vers laquelle tous les personnages de H. Hesse tendent, qu'ils en soient conscients ou non, ce sein originel où l'identité individuelle cesse de souffrir pour revenir se fondre dans une origine commune indifférenciée. Le "signe de Caïn" qui marque Emil Sinclair et son ami et alter-ego Demian n'est autre que le signe du chaos (du grec $\chi\alpha\omicron\varsigma$, abîme, gouffre qui s'ouvre), le signe des élus qui ont vu dans l'abysse de l'existence humaine et sont parvenus à en apercevoir l'inexprimable harmonie.

Voilà donc la signification de tant de symboles et de thématiques récurrentes dans la prose de Hermann Hesse. Pensons à la métaphore du songe, unie à la conscience lucide des limites des mots. Malgré toute sa puissance, le langage ne peut pas évincer l'usage des concepts, des définitions qui tracent les frontières de la pensée mais qui sont inévitablement contraintes de le limiter. Le songe, par contre, peut donner la "liberté de vivre en même temps tout ce qui ne fut jamais imaginable,

de substituer en se jouant le monde intérieur au monde extérieur, de déplacer le temps et l'espace comme des portes à glissière".²⁹ A travers sa magie, la réalité se transforme, nuance, perd la rigidité de la pensée dialogique et acquiert cette multiplicité et ce mystère qui transforme un oméga en serpent, comme cela advient au jeune Goldmund lorsqu'il étudie le grec, endormi, et croit ainsi plaire à son ami studieux Narcisse. Cet ami a au contraire compris la nécessité de son ami de suivre son propre destin en sortant du cloître de Mariabronn – variation de Maulbronn, l'internat dans lequel Hermann Hesse et Hans Giebenrath étudient – pour se jeter dans les bras de la vie, des femmes et de la nature.

Pensons aussi à la musique et à l'eau, des présences incontournables dans l'œuvre de H. Hesse, les parfaits symboles de l'harmonie sereine et de l'être dans le futur.

L'eau est présente dans presque tous les romans de H. Hesse: celle d'un fleuve qui coule, libre et impétueuse, ou le miroir serein et profond d'un lac alpin intact. On retrouve souvent un ou plusieurs nuages qui se libèrent et flotte, en suspens entre ciel et terre, "éternel symbole de tout cheminement, de toute quête, de tout désir, de toute nostalgie",³⁰ comme le décrit Camenzind dans son plus beau chant à la nature, certain qu'aucun autre homme n'aime les nuages plus que lui. Féminine et maternelle, l'eau renferme les opposés comme le sein original d'une mère,³¹ et c'est à l'eau que l'employé Klein ou le probable suicidaire Hans Giebenrath se donnent à la fin de leur vie terrestre, tout comme le légendaire Valet qui, dans une autre vie, était faiseur de pluie.

Celui qui, comme le batelier Vasudeva de *Siddhartha*, sait écouter la musique du fleuve,³² est celui qui a découvert l'Être derrière le flux éternel et changeant des ondes et possède le sourire de l'éclairé.

Mais l'ami musicien Pablo, en réalité l'immortel Mozart, sourit aussi, tandis qu'en compagnie de ses deux sensuelles et mystérieuses amies Maria et Hermine, il mène le loup des steppes sur la voie de la guérison, lui faisant reconnaître derrière le crépitemment d'une vieille radio sa musique immortelle, ce "langage sans paroles, qui dit l'inexprimable et représente l'indicible".³³

La musique est l'art absolu qui fascine et

émeut Emil Sinclair, Hermann Lauscher et Joseph Valet, qui, dans le projet inachevé de sa quatrième vie, trouvera ce que l'éducation piétiste n'a pas su lui donner.

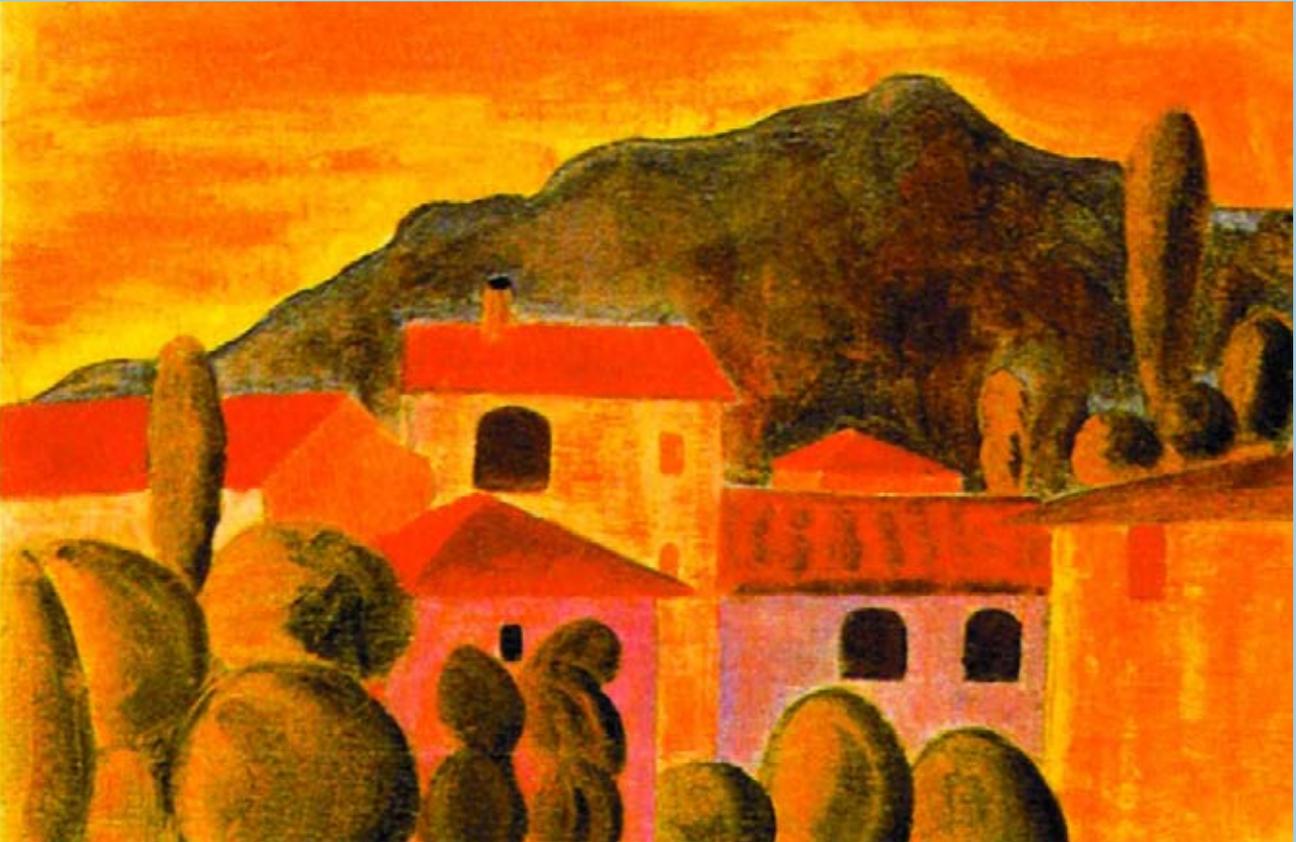
La musique "univers de toute expression de l'esprit, langage suprême de la divinité",³⁴ comme le remarque le Père David Maria Turoldo, est pour H. Hesse et ses personnages la plus haute expression de contact avec l'harmonie universelle. Voilà alors que le sublime Jeu des perles de verre, noble capacité d'associer en une seule mélodie les plus vastes champs du vrai, du juste et du beau, ne peut plus que poser et tirer son origine justement de cet art. Et lorsque la musique est réduite au raclement strident et grossier d'un violon, c'est qu'aucune harmonie ne règne, comme dans le sombre séminaire de Maulbronn dans *L'ornière*, où un collégien incapable s'obstine de manière obtuse à griffer le pauvre ins-

trument, se donnant l'air d'un imbécile.

La plus belle description de la prose de Hermann Hesse, comparée justement à une composition musicale, nous est donnée par H. Hesse lui-même, dans le récit ironique et aiguisé – que son ami Thomas Mann³⁵ aime beaucoup – au curieux titre de *Le curiste* (1925): "Si j'étais musicien, je pourrais sans difficulté écrire un chant à deux voix. Il comporterait deux portées distinctes, deux rangées de notes se correspondant, se complétant, s'opposant ou s'influençant mutuellement. [...] Toute personne capable de lire la musique pourrait déchiffrer ma mélodie. A chaque fois qu'elle verrait ou entendrait une note, elle percevrait simultanément la note contraire, sa sœur, son ennemie, son opposée. Ce sont précisément ces deux voix, cette antithèse permanente, cette double ligne



Fontaine de la cour
du monastère de
Maulbronn, où H. Hesse
étudia pendant sept
mois, entre 1891 et
1892



mélodique que je voudrais traduire à l'aide du matériau dont je dispose, c'est-à-dire des mots. Je m'acharne au travail pour y parvenir, mais je n'obtiens aucun résultat³⁶.

Tous les couples de l'écrivain, comme Narcisse et Goldmund, Veraguth et Burkhardt, Muoth et Kuhn, Siddhartha et Govinda, Sinclair et Demian, Valet et Designori constituent en réalité une mélodie à deux voix jouée pour tenter de représenter l'homme idéal mythique qui soit enfin en mesure d'unir les deux pôles de l'existence, vivant en harmonie entre Eros et Logos, entre l'esprit d'Apollon et celui de Dionisos, au-delà de toute séparation, dans l'unité divine primitive.³⁷

Mais le destin de tous ces voyageurs, lorsqu'une note résonne plus que son opposée, est unique et différent pour chacun. Si Narcisse a choisi la vie contemplative, Goldmund parcourt celle de l'art et de l'amour sensuel. Si le loup Harry Haller erre, libre et anarchique, dans la steppe, le "Magister Ludi" Joseph Valet, même lorsqu'il abandonne la charge de maître du jeu en quittant la superbe province pédagogique, accomplit l'action avec le propos de servir et conserver l'ordre de Castalie.

Pour atteindre la "Heimat", H. Hesse ne se lasse pas de nous montrer que l'unique che-

min à parcourir est la voie intérieure de sa propre conscience. Voilà pourquoi, lorsque Siddhartha rencontre Bouddha, il admire et respecte souverainement le Gotama, mais n'en devient pas disciple comme le fait par contre son ami Govinda. Il poursuit sa propre voie, conscient que c'est là le seul moyen pour lui d'être proche du vénérable.

L'enseignement de Hermann Hesse est un enseignement de liberté et de responsabilité simple et touchante comme le sont toutes les grandes vérités de la sagesse humaine: sois toi-même, poursuis ton chemin, car "un père lègue à son enfant son nez, ses yeux et même son intelligence: il ne lui transmet pas son âme. Tout être humain a une âme neuve"³⁸.

** Docteur en Economie Politique à l'Université "Luigi Bocconi" de Milan et étudiant en Philosophie et Etudes Germaniques à l'Université de Heidelberg.*

(e-mail: alessandro@skabadip.com)

¹ Cfr. G. DECKER, *Hesse-ABC*, Leipzig, Redam, 2002, p. 187.

² Ces phénomènes sont appelés des “malentendus créatifs” et font la joie des spécialistes de littérature comparée.

³ Cfr. www.hesse2002.de.

⁴ H. HESSE, *Wandlung*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1975, p. 9. Traduction de Nathalie Scholz.

⁵ B. ZELLER, *Hermann Hesse*, Hamburg, Rowohlt, 2001, p. 40.

⁶ H. HESSE, *Hermann Lauscher*, trad. di E. BANCHELLI, Milano, SugarCo, 1991, p. 20. Traduction de Nathalie Scholz.

⁷ E. BANCHELLI, dans Introduction à H. HESSE, *Hermann Lauscher*, cit., p. 8.

⁸ C. MAGRIS, Préface de H. HESSE, *Romanzi*, Milano, Mondadori, 1977, p. XXV.

⁹ Cfr. V. MICHELS, Préface de H. HESSE, *Il Viandante* (le pèlerin), trad. di F. SOLINAS, Milano, Mondadori, 1993, p. 6.

¹⁰ H. HESSE, *Peter Camenzind*, trad. de F. DELMAS, 1950, dans *Romans et nouvelles*, Paris, Calmann-Lévy, 1999, p. 85.

¹¹ H. HESSE, *Esperienze in Engadina* (expériences en Engadine), dans *Il Viandante*, cit., p. 308. Traduction de Nathalie Scholz.

¹² H. HESSE, *Peter Camenzind*, cit., p. 77.

¹³ *Ibidem*, p. 56.

¹⁴ C. MAGRIS, *Fra il Danubio e il mare*, Milano, Garzanti, 2001, p. 15.

¹⁵ H. HESSE, *Demian*, trad. de F. DELMAS, 1950, dans *Romans et nouvelles*, cit., p. 588.

¹⁶ C. MAGRIS, Préface, cit. p. XXV.

¹⁷ Knecht signifie serviteur en allemand.

¹⁸ Cfr. H. HESSE, lettre à Rolf v. Hoerschelmann du 22 février 1944 dans *Ausgewählte Briefe*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1974, p. 208. Traduction de Nathalie Scholz.

¹⁹ H. HESSE, *Siddhartha*, trad. de J. DELAGE, 1925, dans *Romans et nouvelles*, cit., p. 825.

²⁰ *Ibidem*, p. 848.

²¹ Cfr. H. HESSE, lettre à Vasant Ghaneker en avril 1953 dans *Ausgewählte Briefe*, cit., p. 405. Traduction de Nathalie Scholz.

²² H. HESSE, *Le voyage en Orient*, trad. de J. LAMBERT, 1948, dans *Romans et nouvelles*, cit., p. 1390.

²³ H. HESSE, lettre à Thomas Mann le 23 octobre 1946 dans H. HESSE e T. MANN, *Carteggio* (correspondance), trad. di R. RONCARATI, Milano, SE, 2001, p. 197. Traduction de Nathalie Scholz.

²⁴ Outre l'effroi face à une Europe déchirée par les nationalistes, au cours de l'“annus horribilis” 1916 H. Hesse perd son père, sa première femme est internée dans une clinique pour malades mentaux et son fils Martin tombe gravement malade.

²⁵ C. MAGRIS, Préface, cit., p. XXXIII.

²⁶ M.P. CRISANAZ PALIN, Note introductive à H. HESSE, *Demian*, dans *Romanzi*, cit., p. 301.

²⁷ H. HESSE, *Blick ins Chaos*, Berlin, Seldwyla, 1920, p. 13. Traduction de Nathalie Scholz.

²⁸ B. BIANCHI, Introduction à H. HESSE, *Sull'amore*, Milano, Mondadori, 1988, p. 6.

²⁹ H. HESSE, *Le voyage en Orient*, cit., p. 1390.

³⁰ H. HESSE, *Peter Camenzind*, cit., p. 41.

³¹ Cfr. B. BIANCHI, *op. cit.*, p. 6.

³² Notons que le verbe écouter – avec l'âme et non pas avec les sens – apparaît déjà dans le titre du premier roman de H. Hesse, *Hermann Lauscher*; en allemand Lauscher signifie “celui qui sait écouter”.

³³ H. HESSE, *Le loup des steppes*, trad. de J. PARY, 1947, dans *Romans et nouvelles*, cit., p. 1084.

³⁴ D.M. TUROLDO dans G. RAWASI, *Il Canto della Rana*, Casale Monferrato, Piemme, 1990, p. 13.

³⁵ T. MANN, dans H. HESSE e T. MANN, *op. cit.*, p. 153. Traduction de Nathalie Scholz.

³⁶ H. HESSE, *Le curiste*, trad. de A. CADE, Paris, Calmann-Lévy, 1996, p. 192.

³⁷ Cfr. H. HESSE, *Der Ideale Mensch*, dans *Eigensinn macht Spaß*, Ebner Ulm, Insel, 2002, p. 105 s. Traduction de Nathalie Scholz.

³⁸ H. HESSE, *Knulp*, trad. de H. DU CHEYRON DE BEAUMONT, 1972, dans *Romans et nouvelles*, cit., p. 464.



Hermann Hesse, la Suisse, l'Italie et le Tessin

par Giuseppe Cironici*



Hermann Hesse est l'un des écrivains les plus traduits et l'auteur le plus diffusé de son époque. Après les éditions normales ou réduites des débuts, l'immense reconnaissance a eu lieu durant la seconde moitié du XX^{ème} siècle. Une grande partie des thèmes traités par H. Hesse peuvent facilement être lus au sens universel, et le lecteur s'y identifie. L'un de ses thèmes fondamentaux est la recherche et la construction de sa propre personnalité. Le second est tout aussi remarquable: la disponibilité à voir tout le mal possible, à le sentir coller à sa propre vie, et en même temps le besoin ou la volonté de ne pas céder à la panique, aux tentations de nihilisme, à la perte des valeurs. C'est là l'une des raisons pour lesquelles l'œuvre d'Hermann Hesse a suscité un grand intérêt de la part des jeunes. Son portrait de l'homme en crise, le *Loup des steppes*, représente les conflits et la crise de valeurs de la civilisation occidentale de la première moitié du XX^{ème} siècle. Il peut valoir pour tous, quel que soit l'endroit et le temps. Un autre aspect notable de l'œuvre de H. Hesse est son ouverture internationale. Bien qu'il soit sans conteste un auteur allemand, la référence à des cultures différentes émerge continuellement. L'aspiration à la paix intérieure et à l'harmonie avec les autres et le monde – l'aspiration, non pas l'ingénue présomption d'une possession facile – est le thème de *Siddhartha*, du *Voyage en Orient*, du *Jeu des perles de verre*. Elle est développée dans une sorte de religiosité non dogmatique où confluent la spiritualité chrétienne, l'amour et la vénération de la nature, des traditions indiennes et des traditions chinoises. H. Hesse est sorti indemne et intact de la période nazi: il avait prêché la paix, acceptant de vivre de longues années de pauvreté pour ne pas se plier. Il était devenu un symbole de la culture allemande appelée à la renaissance de la vie civile européenne après les cendres brûlantes de la guerre. C'est vraisemblablement pour cette raison politique, historique et éthique, en plus de ses mérites d'écrivain, que le Prix Nobel lui a été attribué justement en 1946, à l'époque de la reconstruction.

Un horizon international et des allées et venues autour de Bâle

Les rapports de Hermann Hesse avec l'Italie et le Tessin ne sont pas que des anecdotes

géographiques: ils font partie des forces inspiratrices les plus profondes de son esprit. Pour en comprendre la signification, il faut insérer l'image que H. Hesse avait de l'Italie et du Tessin dans l'ensemble de sa production durant sa vie entière. Il faut également tenir compte d'autres références, certes lointaines (à quelle distance se trouve l'Inde?) qui naissent de la même irrésistible exigence de l'esprit: la recherche de la patrie intérieure. Il est important de bien mettre en évidence cette idée d'intériorité et à la fois d'internationalisme. Disons avant tout ce qu'elle n'est pas. Ce n'est pas une mise à niveau, ce n'est pas du cosmopolitisme, ce n'est pas du tourisme culturel entendu comme une habitude générale de passer d'un endroit à l'autre et d'une philosophie à l'autre par curiosité superficielle ou par incapacité de rester à sa place. Ce n'est pas du "je m'en fichisme" de la part de quelqu'un qui nie la foi ou la vérité. Au contraire, le comportement de H. Hesse est la tolérance ou, mieux encore, la fraternité. Il respecte la diversité, il honore la pensée et la conscience des autres, il reconnaît que ce qui manque dans une civilisation peut être appris, pour ne pas dire importé, d'autres cultures. Un auteur européen vient en Suisse italienne pour écrire en allemand une histoire indienne, *Siddhartha*, qui date de 1922 et semble d'aujourd'hui. Une joie particulière apparaît lorsque l'on découvre qu'à des milliers de kilomètres, à des milliers d'années, ce sont les mêmes appels, comme dans les figures de Bouddha et de Saint François.

Géographie culturelle de Hermann Hesse

Un point d'interrogation se dessine à nous: pourquoi H. Hesse a-t-il incorporé dans sa personnalité et dans sa production de telles perspectives de pluralisme culturel? Où et quand a-t-il commencé à s'orienter en unifiant autant de directions?

La réponse historique se trouve au numéro 21 de la Missionstrasse, à Bâle. Cette ville a joué un rôle important pour H. Hesse car elle a constitué l'ouverture à la culture intercontinentale et l'entrée en Suisse.

Les mouvements religieux piétistes qui se sont développés au cours des siècles en Allemagne et en Suisse sont réapparus à Bâle en 1815 sous forme d'une société missionnaire,



la Evangelische Missionsgesellschaft, appelée plus brièvement Basler Mission, qui œuvre encore aujourd'hui. Le célèbre indianiste Hermann Gundert, dirigeant de la mission en Inde, dans le Malabar, était le grand-père maternel de Hermann Hesse. Il a été un grand médiateur culturel, auteur de traductions de parties de la Bible et d'un dictionnaire anglais – malayam. De retour en Europe, il devient en 1860 le directeur de la maison d'édition missionnaire à Calw, liée à Bâle. Sa fille Marie rentre plus tard d'Inde. Le jeune pasteur protestant Johannes Hesse, qui avait lui aussi été missionnaire en Inde, est également envoyé aux éditions de Calw. Johannes venait d'Estonie, l'une des provinces baltiques de langue allemande de l'empire des Tsar. Il parlait donc allemand mais était de nationalité russe. Johannes Hesse épouse Marie Gundert et Hermann Hesse naît à Calw en 1877, avec la citoyenneté russe.

En 1881 la famille déménage à Bâle où Johannes Hesse est devenu professeur à l'école de la Basler Mission. Elle y reste pendant

cinq ans. Ils prennent la nationalité suisse en 1883, mais dès 1886 la famille revient à Calw. En 1890 le jeune Hermann, né russe et devenu suisse, prend la nationalité allemande, ou plus exactement württembourgeoise, pour pouvoir se présenter à l'examen d'Etat et poursuivre ses études à Tübingen. L'année suivante il va en internat à Maulbronn, il fugue au bout de sept mois, puis met en scène une tentative de suicide, devient apprenti horloger, pense de nouveau à la fugue mais cette fois plus loin, au Brésil. Nous comprenons maintenant la signification de ces allées et venues compliquées et profonde. Le piétisme, qui présentait surtout le christianisme comme une expérience intérieure, le sérieux spirituel des missionnaires, le contact avec l'Inde et en général un sens développé de rapports interculturels et de tolérance, l'entrée en Suisse, phase intermédiaire vers l'installation dans le Tessin.

A Bâle le jeune Hermann, libraire, commence à publier des poésies. En 1901 il part pour

Hesse et sa première femme Maria Bernoulli à Gaienhofen, au bord du lac de Constance



l'Italie. Il reparait trois mois plus tard. En 1903, second voyage en Italie avec Maria Bernoulli qu'il épousera l'année suivante. Ils s'installent à Gaienhofen, au bord du lac de Constance et auront trois enfants. En 1911 Hermann Hesse part pour les Indes, accompagné de son ami peintre Hans Sturzenegger pour un voyage de connaissance et d'instruction. En 1912 l'écrivain déménage à Berne et à partir de ce moment-là il restera toujours en Suisse. Il s'installera définitivement dans le Tessin en 1919.

Où se trouve l'Eden ?

Pour quelque motif très respectable, l'Eden est en Inde, ou dans la région des lacs, ou en Italie. C'est exactement la même chose. En 1927, pour les cinquante ans de H. Hesse, son ami écrivain Hugo Ball (qui avait été l'animateur culturel du mouvement du dadaïsme) publie la première monographie biographique et critique de Hermann Hesse. Dans ce livre remarquable, il affirme que Montagnola est Honolulu. Aucune objection. Nous devons toutefois éclaircir un point.

Aux XIXème et XXème siècles, la civilisation occidentale est secouée, voire bouleversée, par des événements dont la portée est immense. L'industrie devient une civilisation de masse industrialisée. Les conditions de vie changent. La croissance économique et les conflits sociaux s'intensifient. Les rivalités nationalistes préparent la guerre mondiale. Le colonialisme s'étend dans le monde entier et pose les bases de la globalisation actuelle. Le mal-être culturel et psychologique s'aiguise: le passage de la vie paysanne et artisanale à la civilisation technologique, entre enthousiasme et souffrances, conformisme et rébellion, entraîne un changement radical du mode de vie. Pour certains, c'est même la récupération des traditions ethniques. Pour d'autres l'objectif de la révolution sociale apparaît. Pour bon nombre d'intellectuels et d'artistes, c'est la recherche de lieux purs et intacts où mener une vie authentique, face aux forces immaculées de la nature qui est plus grande et profonde que les villes des hommes, une recherche ressentie avec intensité comme une aspiration presque individuelle.

Concrètement, cela veut dire se mettre en voyage, chercher ailleurs un paradis terrestre possible qui ressemble à la patrie intérieure indicible et indescriptible. L'écrivain anglais Stevenson embarque pour les îles des mers du Sud. Le peintre Gauguin part pour la Bretagne, puis Tahiti et les îles Marquises. Nietzsche se rend en Engadine. Giovanni Segantini passe de l'Académie de Brera aux fermes de Maloja. Van Gogh s'installe en Provence. Cézanne s'était déjà réfugié dans sa maison de Provence. D'autres se rendent dans les villages de pêcheurs de la Côte d'Azur que l'industrie du tourisme n'a pas encore défigurée. Un groupe de philosophes et d'artistes s'établissent sur le mont de Ascona, tandis que le Monte Verità est le mont des philosophes. Après la première guerre mondiale un nouveau flux arrive à Ascona: cette fois ce sont les peintres et les écrivains, mais les cas célèbres sont rares car le mouvement est disséminé dans toute l'Europe.

Durant ces années, le Tessin, l'un des territoires les plus pauvres de Suisse, était presque entièrement constitué d'une civilisation préindustrielle. La ressemblance avec la terre utopique, avec l'Eden, était possible. Pour Hermann Hesse, elle prenait la valeur d'un besoin et d'un remède, en particulier pour l'accumulation de circonstances douloureuses dont nous parlerons plus bas.

En synthèse, aux yeux de H. Hesse l'Inde, l'Italie, le Tessin avaient un aspect en commun: le lieu des valeurs primordiales, le sens religieux de la nature, la spontanéité de la vie, l'harmonie entre l'homme et la nature, au moins comme une image utopique de l'Eden. Mais outre le noyau commun, il nous faut examiner les éléments qui les différencient. Inde. Dans le cas de l'Inde, ce sont les acquisitions de l'enfance, la tradition de la famille, la présence de grands systèmes culturels spirituels alternatifs à ceux de l'Europe et en particulier au conformisme matérialiste qui agissent sur H. Hesse.

Italie. Pour l'image de l'Italie, une autre tradition existe: celle de l'homme de culture allemande qui regarde le pays du classicisme et de l'art. L'impulsion vers le Sud, un Sud qui représente la nature et la culture. C'est là le parcours de H. Hesse, qui ne pense toutefois pas beaucoup l'Antiquité classique, ni à l'Antiquité chrétienne (il n'est jamais allé à Rome). Ce qui l'intéresse vivement c'est le

pays, les gens et l'art depuis la fin du Moyen-âge jusqu'à son époque.

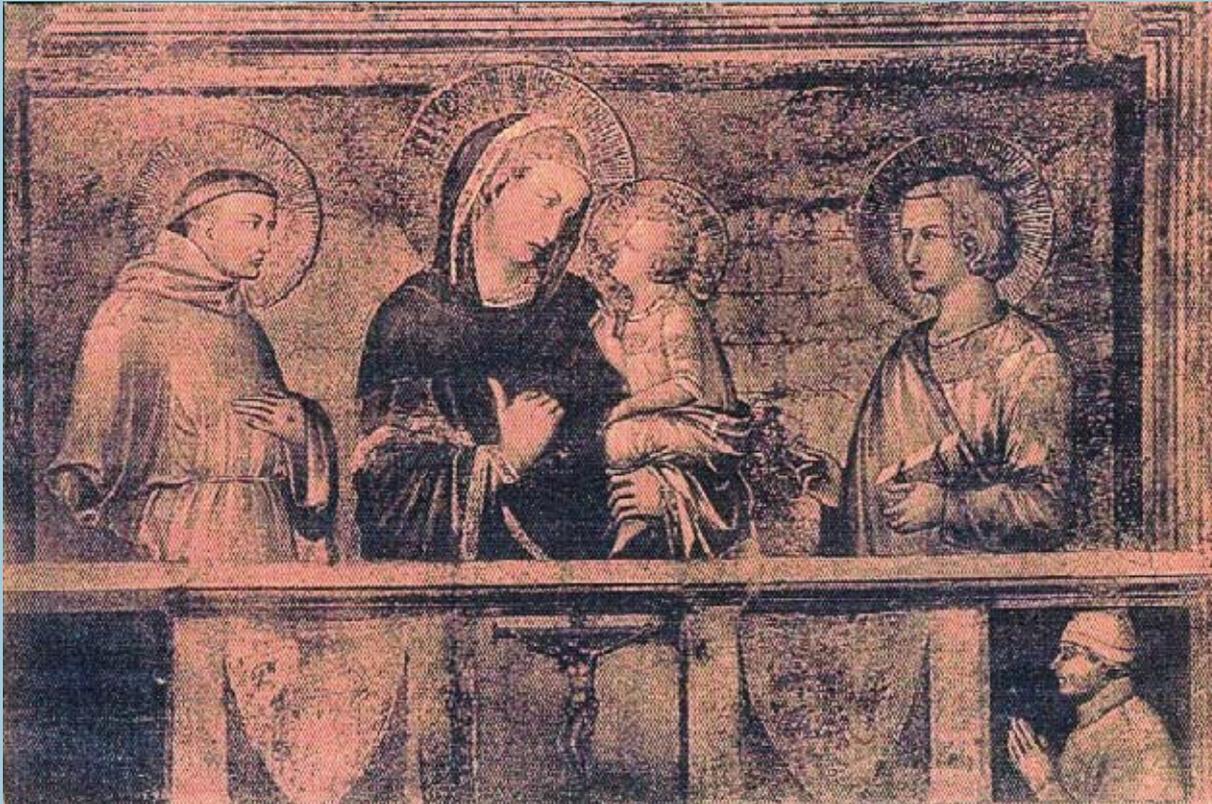
Tessin. La colline de Montagnola, sur le lac de Lugano, est la synthèse d'un Eden imaginaire et d'un pays concret, effectif. Il offre le double avantage d'être simultanément proche de l'Europe centrale et encore proche de la nature rustique. C'est là que Hermann Hesse réalise la partie culminante de son œuvre, en pleine maturité et jusqu'à sa conclusion.

Les voyages en Italie

La découverte de l'Italie n'est pas seulement dictée par la culture, c'est aussi une grande expérience existentielle que vit Hermann Hesse au début du XX^{ème} siècle. Le premier voyage en Italie est raconté dans un *Journal* et d'autres textes de caractère descriptif ou autobiographique. Les écrits de Hermann Hesse *Aus Italien*, recueillis par Volker Michels (Frankfurt a.M., 1983), ont été publiés en Italie sous le titre *Dall'Italia*, par Eva Banchelli (Milan, 1990). Il part de Calw lundi 25 mars 1901 au soir et arrive à Milan mardi à vingt-trois heures trente. Il visite Pavie, Gênes, Florence, Pise, Pistoia, Prato, Livourne et

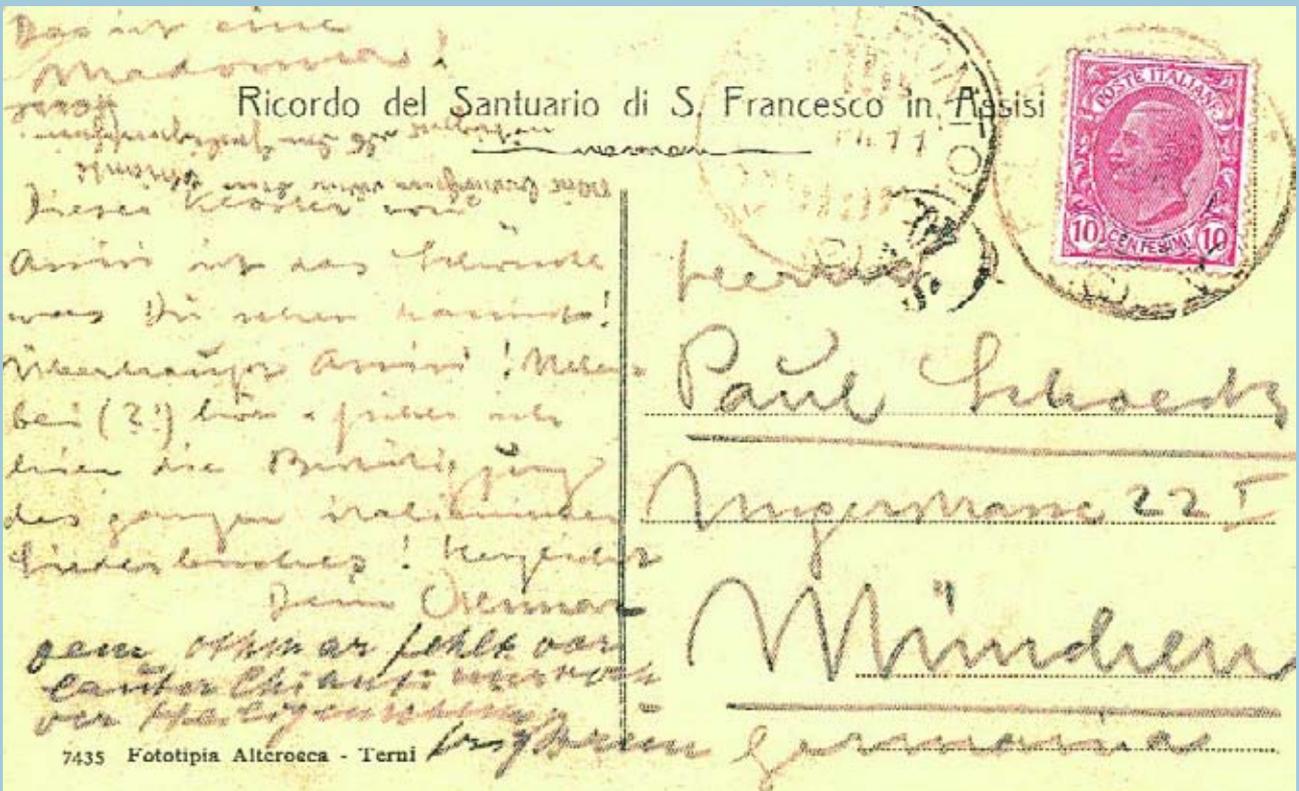
Carte postale de Hermann Hesse à son père, datée du 2 mai 1901 à Venise: "Bonjour à tous! J'habite chez mademoiselle Hüller à Venise: Fondamenta Fenice 2551. Je me porte bien, malgré un refroidissement, et je suis content. Lettres et autres ici, s'il vous plaît. Cordialement, Hermann" (Marbach, Deutsches Literaturarchiv)





Santuario di S. Francesco (Chiesa inferiore)
Lorenzetti - La Vergine, S. Francesco e S. Giovanni

Assisi



d'autres lieux encore, revient en Toscane où il reste jusqu'au 28 avril. Il se rend ensuite à Ravenne, Padoue, Venise, la Lagune, le Lido. Il quitte Venise le 17 mai, s'arrête une journée à Milan pour visiter Brera. Samedi soir “A dix heures et demi du soir, je me suis installé dans le train du Saint-Gotthard”. Les pratiques douanières à Chiasso l'agacent. Près de Lugano il s'endort. Il arrive à Calw le dimanche 19 mai.

Avant le voyage, il s'était préparé comme il se doit. Il avait étudié l'italien et l'histoire de l'art.

Tout son journal est traversé par des œuvres et des artistes. L'architecture, la sculpture et l'Antiquité prennent une place secondaire par rapport à la peinture. L'intérêt du jeune écrivain est extrêmement accentué et sa sensibilité est pointue et fine. Il s'arrête continuellement sur la richesse de la couleur, non seulement pour les effets de la perception mais aussi pour la signification culturelle qu'elle exprime. Le 10 avril, Palazzo Pitti. “[Je] reste d'abord longuement assis devant la Saint Catherine du Titien. Ce tableau n'a rien de particulier en dehors de cette unité absolue de ton souvent absente chez les Toscans, et où s'accordent à égalité lumière, personnages, paysages, etc.”. Sa disposition à la sensibilité picturale est exceptionnelle, au point que nous la retrouvons lorsque, au lieu de décrire des tableaux il décrit des paysages réels. 23 avril: “Du Ponte delle Grazie, magnifique vue sur l'Arno, vert foncé en amont, et qui, passant sous les ponts, reflétait toutes les couleurs du soir”.

La Toscane a vu une révolution culturelle très importante, le paysage du Moyen-âge est passé à l'Age moderne. H. Hesse s'occupe peu de cette évolution historique, bien que dans sa préparation figure un chef d'œuvre de la recherche historique, le très célèbre livre sur la Renaissance de Jakob Burckhardt. H. Hesse se concentre surtout sur chaque tableau, l'un après l'autre. Il met au moins une fois en lumière la transformation historique, vers la fin de son écrit sur Saint François et le mouvement des franciscains de 1904. Il y cite Giotto et le reconnaît comme étant un innovateur extraordinaire: “Surtout Giotto, le premier grand peintre de l'époque moderne. Il a justement été poussé par sa reconnaissance et par son amour fort pour François, par sa spiritualité et sa profondeur”.

Après les deux voyages fondamentaux de découverte en 1901 et 1903, racontés dans ses journaux, H. Hesse retourne plusieurs fois en Italie, dès que c'est possible en compagnie d'un ami. Mais l'accumulation d'informations sur les musées et l'histoire perdent peu à peu de leur intérêt. H. Hesse apprécie les gens, la population, l'environnement, le mode de vie qui lui semble moins frénétique et artificiel que dans sa patrie. Un rythme de vie plus proche de la spontanéité naturelle. Le texte *Voyage en Italie* de 1913, donne une sentence conclusive: “au-delà de toutes les différences et de l'attrayante divergence qui existe entre les pays et les peuples, j'irai toujours plus, et avec plus de clairvoyance, à la rencontre de l'unique signification de l'être humain”.

Langue et littérature italienne

Il semble que l'italien est la seule langue étrangère que H. Hesse ait bien sue, et en tout cas sa seconde langue, après sa langue maternelle. Aujourd'hui la propriétaire de la librairie Fuchs e Reposo, libreria Wega, rue Nassa à Lugano, se souvient que, petite fille, elle avait vu entrer plusieurs fois ce grand monsieur maigre, très gentil, qui parlait allemand ou italien avec l'accent allemand. A Montagnola aussi certaines personnes s'en souviennent. Quand quelque ami allemand allait lui rendre visite, H. Hesse prenait le rôle de guide. Au grotto Cavicc ou au restaurant Bellavista, il était interprète entre Thomas Mann et l'hôtesse. Nous voyons bien que H. Hesse n'a pas appris l'italien après s'être installé en Suisse italienne, mais bien avant. Il avait commencé à l'étudier avant son premier voyage, en 1901. Naturellement, au début il le parlait avec un accent barbare. *Le Journal* de ces mois denses nous fournit de nombreuses informations. Milan, mercredi 27 mars: “Souper dans une petite trattoria (*macheroni con sugo*)”. Il manquait seulement un “c” à ces “maceroni”. “Toute la famille, y compris le chat, était assise près de moi et riait de mon italien”. Jeudi 28, à Pavie, il s'arrête dans une auberge de campagne: “gens agréables et naïfs, qui ont été très complaisants avec moi et ont ri de mon italien”. Il arrive à Florence et est reçu chez le professeur Thurnheer. Pâques, le 7 avril: le professeur Thurnheer “me propose le plus amicalement qui soit de la littérature sur Florence”, mais le vendredi H. Hesse avait déjà acheté un classique italien de la

Carte postale d'Assise à Paul Schoeck, printemps 1911; H. Hesse voyageait avec le musicien Othmar Schoeck et le compositeur Fritz Brun.
“Ce couvent d'Assise est la plus belle chose que l'on puisse voir! Ah Assise! En me promenant dans les rues (!?) je sens + trouve ici tout ce que l'on trouve dans le chansonnier italien [de H. Wolf]! Othmar te salue chaleureusement. Lorsqu'il a bu du Chianti, la seule chose qui manque à Othmar c'est une auréole. Fritz Brun Mais nous avons plus besoin de Chianti que d'une auréole. Hesse”

renaissance, *Vite* de Vasari. Trois semaines plus tard, le 28 avril, il déjeune chez les Thurnheer et note: "Avec eux, je parle toujours italien". Le 17 mai, sur le chemin du retour, dans le train qui l'amène de Milan à Venise, il converse avec un anglais. "Nous avons parlé tantôt en allemand, tantôt en italien. Puis est montée une Vénitienne accompagnée de sa jolie fille, et nous avons tous alors bavardé en italien". Le second grand voyage en Italie a lieu en 1903. Il l'entreprend avec Maria Bernouilli et une amie de celle-ci, la peintre Gudrun, qui les attend à la gare de Milan. A Florence il trouve une chambre chez les Thurnheer, les deux jeunes femmes logent à proximité. Mardi 7 avril il exhibe son savoir linguistique. Il discute une heure avec les Thurnheer et conclue:

choisit la pauvreté, l'intériorité spirituelle, et devient moine. Qui ce profil biographique représente-il? Le fils du bourgeois d'Assise, François? Ou le fils du seigneur de Kapilavastu, Bouddha? Ou un modèle abstrait de conversion? En 1904 H. Hesse publie deux textes biographiques, l'un sur Boccace et l'autre sur Saint François. A dire vrai, ces deux personnages sont très différents, rapprochés ou comparés. Dans le roman de 1930, *Narcisse et Goldmund*, les deux personnages principaux sont un moine ascète et un artiste sensuel.

Des couples opposés semblables reviennent avec insistance dans l'œuvre de H. Hesse à sa maturité. La polarité, la contradiction de la vie humaine, c'est là l'un des thèmes qui l'attirent le plus.



"j'étais heureux d'avoir remis parfaitement à flot mon italien quelque peu rouillé".

H. Hesse lit directement certains des plus grands auteurs italiens, écrit en allemand des articles sur leur œuvre et publie des traductions-réélaborations. Certaines de ses versions allemandes de pages des *Fioretti de Saint François* sont indiquées par Eva Banchelli comme une traduction et une réduction, ou comme une adaptation libre. La raison de l'admiration de H. Hesse pour Saint François est claire: il correspondait largement au modèle de spiritualité chrétienne qu'il avait contemplé et intériorisé depuis son enfance à travers la forte religiosité de ses parents et de son grand-père Gundert. Un jeune issu d'une famille riche et honorée, après avoir goûté aux saveurs du monde, renonce à tout,

Hesse produit de nombreux articles pour des journaux et des revues qui vont de la nouvelle au court essai et à la critique de livres. Suivant un itinéraire libre, il passe par de nombreux noms et auteurs italiens: Léonard de Vinci, Machiavel, Pascoli (à propos duquel il observe, dans un article du 5 juin 1914 dans le "Münchner Zeitung": "une grande partie de ses délicats *Poemetti* sont si riches de sonorités musicales qu'une traduction serait impossible").

Dans le Tessin

Peut-être le Tessin a-t-il vraiment été, pour Hermann Hesse, tout ce qui ressemble à la partie la plus atteignable de l'utopie de l'Eden. L'écrivain s'y est installé définitivement en 1919, mais il avait commencé à le connaître,

petit à petit, dès le début du siècle. Le regard le plus fugace a été celui qu'il jeta depuis le train qui l'emmenait en Italie. En 1905 il fait une excursion à pied entre le lac de Côme et le lac de Lugano. Deux ans plus tard il se rend à Ascona, sur le Monte Verità, pour une cure de physiothérapie. A partir de 1916 il fréquente la région de Locarno, entre lac et montagne, seul ou en compagnie d'amis, pour de brèves périodes de vacances.

Pour H. Hesse la première guerre mondiale et les temps qui la suivent est une période extrêmement difficile. Durant le conflit, il se consacre à des œuvres d'assistance pour les prisonniers de guerre allemands. Il subit des attaques violentes et répétées de la part des journaux, car il s'était exprimé contre le militarisme pangermanique. L'un de ses fils tombe malade, son père meurt brusquement et sa femme est hospitalisée pour une maladie psychiatrique très grave. Il court lui-même le risque de perdre l'équilibre. Conscient de son état, en 1916 il entame une psychanalyse chez le docteur Lang, un disciple de C.G. Jung. La première conséquence, inattendue, est le début d'une nouvelle activité créative: le docteur Lang suggère à son patient de commencer à dessiner et peindre, dans un but thérapeutique. L'écrivain effectue des autoportraits en noir et blanc, d'innombrables paysages: en dix ou quinze ans il effectue trois mille aqua-



relles. Presque toutes représentent des paysages tessinois. Son activité de peinture est tout à la fois physique et psychique. L'épuisement se fond en images. Et le thème traité est, d'une certaine manière, le plus riche de vie, de paix et de majesté: le ciel, des lacs, quelques villages, des arbres, des forêts. La nature.

La défaite de l'Allemagne est pour lui une catastrophe psychologique, morale et financière, car l'inflation anéantit ses économies. La crise partiellement maîtrisée ne finit pas. H. Hesse trouve une bonne situation pour ses trois enfants et décide de s'éloigner de Berne, de se séparer de tout et de recommencer sa vie depuis le début, peut-être entre Ascona, Arcegno et Ronco. Mais un inconvénient stupéfiant survient: sa femme sort momentanément de la clinique psychiatrique et décide de s'installer dans le Tessin, achetant une maison justement à Ascona. Alarmé, Hermann Hesse change de programme. Il va plus au Sud, au bord d'un autre lac, celui de Lugano. Il descend dans un hôtel de Sorengo, et quelques jours plus tard découvre une demeure qui le fascine dans le village de Montagnola. L'architecte Camuzzi, qui a travaillé durant la moitié du XIX^{ème} siècle à Saint Pertersbourg, revenu dans son village natal, s'était installé une grosse ferme en la transformant en palais éclectique, baroque et oriental. H. Hesse y loue quatre chambres sans chauffage. Il y a une cheminée et un balcon. Il se met au travail. Sa capacité productive est frénétique au cours des premières années, puis ralentit peu à peu. En 1931 H. Hesse, dont les difficultés financières sont toujours présentes, reçoit une aide du mécène Hans C. Bodmer: ce dernier fait construire pour lui la Casa Rossa, la maison rouge, où l'écrivain vivra et écrira jusqu'à la fin de ses jours. Montagnola est le berceau de ses travaux les plus célèbres. L'un de ceux-ci, la nouvelle *Le dernier été de Klingsor*, se déroule dans la maison Camuzzi: on en reconnaît le jardin, le balcon, le paysage. Les noms de lieux sont des anagrammes de noms réels: Manuzzo sera Muzzano, Laguno est Lugano, Caruno veut dire Carona. Nous pensons devoir noter ici un élément très vif: il s'agit toujours de lieux que l'on peut atteindre à pied depuis Montagnola, en faisant l'aller-retour en une journée tout au plus. Se sont tous des lieux qu'il a ressentis directement par sa présence physique. H. Hesse a consacré d'innombrables pages descriptives et autobiographiques au Tessin, au paysage, à la population, aux fêtes, aux églises et aux villages. Il est reconnaissant envers le pays qui l'a accueilli.

Mais le panneau? A l'entrée de la maison rouge, sur la plaque du portail, un message

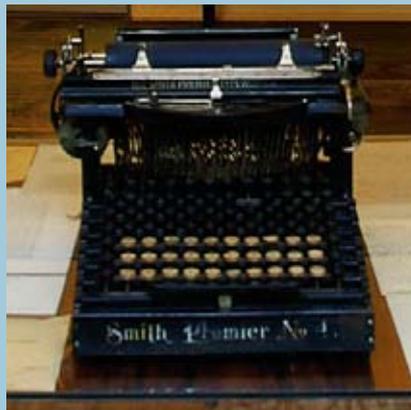
H. Hesse au travail dans le jardin de la Maison Rouge, 1935 environ

sévère était apparu: les visites ne sont pas désirées. H. Hesse était alors l'écrivain le plus célèbre du monde. Il avait soixante-dix, quatre-vingt ans, des jeunes équipés de sac à dos et de guitare, des inconnus du monde entier venaient le voir. Que devait-il faire? Recevoir des dizaines de visiteurs par jour? A quatre-vingts ans? Il a fermé le portail par légitime défense. Mais il n'a pas interrompu la communication. Il répondait à tous ceux qui lui écrivaient. Il a écrit trente cinq mille lettres. En 1923 il avait voulu abandonner la nationalité allemande par amour pour le peuple et la culture allemande et par mépris pour les nouveaux courants politiques sombres qui s'apprêtaient à jeter son pays dans une catastrophe plus profonde que la précédente. Il a voulu devenir suisse, tessinois, lui qui avait voulu apprendre l'italien. La mairie lui a donné la nationalité honoraire. Il est enterré au cimetière de Gentilino.

** Critique d'art et critique littéraire. Professeur au Lycée cantonal de Lugano et directeur de la Bibliothèque cantonale de Lugano. Vainqueur du Prix Bagutta Opera Prima 2002.*

Le musée Hermann Hesse à Montagnola. Un lieu de rencontre

par Regina Bucher*





Le 2 juillet 1997, à l'occasion du 120ème anniversaire de la naissance de l'artiste, Prix Nobel de littérature en 1946, le musée Hermann Hesse a été inauguré dans la vieille Torre Camuzzi, située au cœur du village de Montagnola et appartenant à la Casa Camuzzi. Dirigé par la Fondation Hermann Hesse, le musée est devenu un lieu dont l'atmosphère stimulante permet aux visiteurs de suivre le parcours créatif de Hermann Hesse, de se recueillir dans le règne de son œuvre littéraire et de profiter de ses aquarelles. Le musée est installé de manière à permettre le contact et l'échange entre les visiteurs. A l'entrée, dans le jardin et la boutique qui propose les œuvres de H. Hesse en quatre langues, les places assises invitent à s'arrêter et communiquer.

En vertu d'une large conception, le musée offre au visiteur différentes possibilités de s'approcher de Hermann Hesse, en plus de l'exposition permanente de manuscrits, lettres, éditions libraires, aquarelles, photographies et objets personnels – entre autres le bureau et la machine à écrire de l'écrivain. Chaque année, trois expositions temporaires considèrent et exposent un aspect particulier de thèmes et personnages liés à Hermann Hesse, mettant à disposition du public des œuvres et textes souvent inédits. L'année 2003 verra les expositions sur le sculpteur Hermann Hubacher, sur la tisserande de tapis Maria Geroe-Tobler et sur les habitants de Montagnola et leur relation avec Hermann Hesse. Des coins d'écoute sont prévus pour permettre

aux passionnés d'écouter Hermann Hesse lire ses textes ou de savourer ses airs musicaux préférés. Un petit cinéma projette un film documentaire en italien, allemand et anglais sur la vie de l'artiste dans le Tessin. Les lectures hebdomadaires en italien et en allemand, suivies d'une discussion avec le public, les promenades à travers les lieux qu'aimait Hermann Hesse, les conférences, les concerts et différents moments récitatifs contribuent à rendre précieuse et agréable la visite du musée.

L'objectif principal de la fondation est de maintenir vivante l'œuvre de Hermann Hesse, de faire reconnaître l'actualité de ses travaux littéraires et de thématiser l'esprit de l'artiste comme un "dépasseur de frontières".

Le musée reçoit chaque année 20 000 visiteurs. Il représente ainsi pour le Tessin une importante institution culturelle fréquentée par un public international.

Traduit en 60 langues et avec plus de 100 millions de livres vendus, Hermann Hesse est l'auteur de langue allemande du vingtième siècle le plus lu au monde. C'est la raison



pour laquelle la fondation Hermann Hesse Montagnola a souvent organisé des projets et expositions au-delà des frontières du Tessin par exemple à Winterthur, Zurich, Berlin, Milan, Venise et Bruxelles.

* *Directrice Fondazione Hermann Hesse Montagnola*

Le musée Hermann Hesse dans la tour de la Casa Camuzzi à Montagnola

A droite:
Joie du peintre:
les couleurs et la palette de H. Hesse (Montagnola, Musée Hermann Hesse)

Le profil biographique de Hermann Hesse et la recherche des citations pour les images thématiques qui accompagnent le rapport d'exercice ont été établis par Pier Carlo Della Ferrera.
La recherche iconographique a été effectuée par Regina Bucher et Pier Carlo Della Ferrera

Remerciements

Nous remercions toutes les personnes et institutions qui ont, à différents titres, fourni des informations, renseignements et suggestions utiles à la réalisation du présent travail. Nous remercions en particulier monsieur Giuseppe Curonici et madame Regina Bucher, Directrice de la fondation Hermann Hesse de Montagnola.

Informations sur la fondation Hermann Hesse Montagnola

www.hessemontagnola.ch / hesse.museo@ticino.com
Tél. 0041 91 993 37 70 / Fax 0041 91 993 37 72

Copyright

© Calwer Verlag, Stuttgart, p. IV
© Diego et Luigi Ciminaghi, Milano, p. XVI
© Fischer Verlag, Frankfurt am Main, p. XVIII
© Fondazione Hermann Hesse, Montagnola, p. XV, XXXIII, XXXIV
© Heiner Hesse, Arcegnò, p. II, X et XI, XVII, XX, XXII et XXIII, XXVI
© Sanjiro Minamikawa, Tokyo, p. XXXIV
© Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, p. III, V, VII, VIII, XII, XIV, XIX, XXV, XXVII, XXVIII, XXX, XXXI

Auteurs des photographies

Martin Hesse, p. VII, XXX, XXXI
S. Minamikawa, p. XXXIV en bas
R. Pellegrini, p. XXXIV en haut

PROJET ET COORDINATION
SDB, Chiasso

RÉALISATION GRAPHIQUE
Lucas Häfliger, Bellinzona

Verso de la couverture:
Siddhartha, 1922
(trad. de Joseph DELAGE,
Paris, Grasset, 1925)